

De la campagne à la plage : symbolique des espaces dans les *Métamorphoses* d'Apulée

Géraldine Puccini-Delbey

Citer ce document / Cite this document :

Puccini-Delbey Géraldine. De la campagne à la plage : symbolique des espaces dans les *Métamorphoses* d'Apulée. In: Lieux, décors et paysages de l'ancien roman des origines à Byzance. Actes du 2e colloque de Tours, 24-26 octobre 2002. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2005. pp. 289-298. (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série littéraire et philosophique, 34);

https://www.persee.fr/doc/mom_0151-7015_2005_act_34_1_2378;

Fichier pdf généré le 04/04/2024

DE LA CAMPAGNE À LA PLAGE : SYMBOLIQUE DES ESPACES DANS LES *MÉTAMORPHOSES* D'APULÉE

Géraldine PUCCINI-DELBÉY*

La campagne émaillée de villages et bosselée de montagnes, tel est l'espace que parcourt le héros narrateur Lucius sous sa forme humaine et animale, avant de terminer sa course errante sur la plage de Cenchrées. Nous nous proposons d'étudier les caractéristiques principales de cet espace pour montrer en quoi le symbolisme qui lui est attaché est négatif au point qu'il ne peut pas être le lieu du retour de Lucius à sa forme humaine. L'émergence d'un espace radicalement différent est nécessaire pour celui-ci : la plage dont le traitement, par Apulée, se révèle tout à fait original par rapport à la tradition latine, mais qui retrouve le symbolisme originel issu de l'*Odyssée* homérique.

LA MONTAGNE

La montagne est le repaire des brigands. Elle possède les caractéristiques du *locus amoenus* – l'ombre, la fraîcheur, la présence d'eau –, mais celles-ci sont détournées de leur douceur et de leur calme pour transformer la montagne en *locus horridus* : l'ombre est celle d'une épaisse forêt qui la recouvre tout entière et la rend terrifiante ; la nature est inaccessible à l'homme, car elle est constituée de rochers escarpés et de ravins épineux ; une source abondante jaillit à gros bouillons de son sommet. Le *locus amoenus* est devenu sauvage et inhospitalier.

La montagne est toujours un lieu escarpé dont la hauteur importante rend son ascension difficile et épuisante. Mais réussir à la gravir ne procure pas au courageux grimpeur le résultat qu'il en escompte : en VI, 1, Psyché gravit vaillamment la haute montagne où se trouve le temple de Cérès, mais n'obtient pas l'aide qu'elle lui

* Université de Bordeaux 3.

demande ; en VII, 17, 3, Lucius âne doit descendre du bois d'une haute montagne dont l'ascension lui est très pénible mais, au lieu d'être récompensé de sa peine, le petit esclave qui en est chargé ne cesse de le martyriser.

Le rocher, typique du décor de montagne, est, d'ailleurs, le lieu funeste de la mort par déchirement qui hante, de manière obsessionnelle, toute la narration. Les brigands jettent du haut d'un rocher un âne qui les embarrasse dans leur fuite. Dans le Conte, Psyché est exposée par ses parents sur un rocher pour un « hymen de mort »¹. Ses deux sœurs se jettent du haut de ce rocher et se déchiquettent le long de la paroi². En VI, 26, les brigands veulent se débarrasser de l'âne en le précipitant des rochers. Ils seront eux-mêmes tués par Tlépolème et leurs corps jetés au-dessus des rochers (VII, 13, 6). Le rocher est aussi le lieu d'où veulent se jeter tous ceux qui désespèrent de la vie : Psyché en VI, 12 ; Lucius âne en VII, 24, 2.

LA CAMPAGNE

Si la montagne est ainsi, dans l'imaginaire apuléen, le lieu de la sauvagerie, de la souffrance et de la mort, la campagne n'est pas un lieu plus plaisant. Envoyé par Charité à la campagne pour y être libre, l'âne y est soit maltraité au plus haut point par la femme du palefrenier, soit mis en pièces par des chevaux jaloux (VII, 15). La campagne qu'il traverse avec les esclaves de Charité en fuite est infestée de loups cruels qui attaquent les voyageurs (VIII, 15), habitée par des paysans qui lancent sur eux une meute de « chiens énormes, furieux, plus cruels que tous les loups et tous les ours du monde » et leur envoient pierres sur pierres (VIII, 17). Un des serviteurs se fait ensuite dévorer par un dragon. Cette région est qualifiée par le narrateur de *pestilens* (VIII, 21, 4). Les villages traversés sont le lieu de drames et toute la troupe des fuyards s'empresse de les quitter au plus vite.

La campagne est caractérisée par de mauvaises routes où Lucius âne peine à avancer. Ainsi, en IX, 9, les prêtres de la déesse syrienne et l'âne « se remettent en route, une route bien pire que toute celle qu'ils avaient faite de nuit, creusée et ravinée de fondrières, tantôt noyée de marais d'eau stagnante, tantôt couverte d'une couche de boue glissante » :

rursum ad uiam prodeunt uia tota, quam nocte confeceramus, longe peiorem, quidni ? lacunosus incilibus uoraginosam, partim stagnanti palude fluidam et alibi subluuie caenosa lubricam.

Acheté ensuite par un meunier, Lucius âne est conduit au moulin de ce dernier « par un chemin hérissé de cailloux, coupé de souches de toute sorte » :

1. *Met.*, IV, 33.

2. *Met.*, V, 27.

per iter arduum scrupis et cuiusce modi stirpibus infestum (IX, 10, 5).

Passé aux mains d'un jardinier miséreux, l'hiver venu, il souffre cruellement du froid et de la faim. Le jardin est aussi un lieu de souffrance : « poser <ses> pieds nus le matin dans une boue froide et sur des glaçons aigus <le> mettait au supplice » :

lutum nimis frigidum gelusque praeacuta frustra nudis inuadens pedibus enicabar (IX, 32, 4).

Qu'il s'agisse de la montagne, habitée par les brigands et les bêtes sauvages, notamment les ours, de la campagne infestée de loups ou de la forêt traversée par les sangliers, ce sont tous des lieux de la sauvagerie et de la barbarie³. Y cheminer est une véritable souffrance et représente pour Lucius âne un réel danger de mort.

DU LOCUS AMOENUS AU LOCUS HORRIDUS

Certains lieux semblent cependant échapper à ce caractère sauvage et se présentent comme des *loci amoeni*.

Faisant halte avec ses maîtres les brigands dans un village anonyme, Lucius aperçoit « un vallon couché à l'ombre d'un bois feuillu »⁴ où ont poussé des roses, un *locus amoenus* qui lui semble appartenir à Vénus et qui le réjouit au plus haut point dans son désir de retrouver enfin sa forme humaine. Mais, lorsqu'il s'approche de ce beau vallon, le leurre créé par Vénus lui apparaît dans toute son horreur : les « roses tendres et agréables »⁵ qu'il espérait sont en réalité des roses au poison mortel ! Et il est chassé avec force coups par un jardinier de ce lieu à l'apparence trompeuse.

Dans le Conte, les lieux que fréquente Psyché paraissent à première vue, eux aussi, des *loci amoeni*. Le palais de Cupidon, décrit au début du livre V, est situé au milieu d'un bois, où coule une source, à l'apparence magnifique, calme et sereine, annonciatrice de bonheur. C'est un *amoenum diuersorium*, mais le plaisir qu'il promet va se révéler bientôt pour Psyché illusoire, car elle n'y sera pas heureuse. Lieu apparemment serein et plaisant, il est en fait un lieu de malheur et de souffrance.

Puis, les trois premières épreuves que lui impose Vénus se déroulent dans des lieux en apparence *amoeni*. La demeure de Vénus, comme le palais de son fils, où a lieu la première épreuve de tri d'un tas de graines est, pour la jeune fille, un lieu de souffrances. La deuxième épreuve se passe dans un bois baigné par une rivière,

3. *Met.*, VIII, 18, 2 : les cavernes sont habitées par les fauves, les rochers par les barbares.

4. *Met.*, IV, 2.

5. *Met.*, IV, 2, 5 : *rosas teneras et amoenas*.

entouré de roseaux, dont l'un, « source d'une agréable mélodie », est capable de parler « en un doux murmure de brise légère » :

Sed inde de fluuio musicae suavis nutricula leni crepitu dulcis aurae diuinitus inspirata sic uaticinatur harundo uiridis (VI, 12, 1).

Mais « la sérénité du souffle du fleuve »⁶ ne doit pas masquer la redoutable férocité des brebis, capables de faire périr les êtres humains auxquels elles s'attaquent. Ce *locus amoenus* est un lieu de mort en raison des animaux qui le fréquentent.

Pour exécuter sa troisième épreuve, Psyché doit se rendre sur « la cime d'une montagne escarpée, qui domine un très haut rocher », d'où jaillit « une source sombre » :

Videsne insistentem celsissimae illi rupi montis ardui uerticem, de quo fontis atri fuscae defluunt undae (...) ? (VI, 13, 4)

Les caractéristiques habituelles du *locus amoenus* commencent ici à se détruire peu à peu. Le rocher est « élevé, d'une hauteur immense, glissant, inaccessible à cause de ses aspérités », « vomissant des eaux horribles », gardées par de cruels dragons :

Namque saxum immani magnitudine procerum et inaccessa salebritate lubricum mediis e faucibus lapidis fontes horridos euomebat (VI, 14, 2).

Le *locus amoenus* est en réalité un *locus horridus*.

Le dernier lieu où doit se rendre Psyché est véritablement un *locus horridus*, puisqu'il s'agit des Enfers, lieu qui s'affiche comme lieu de mort sans trompeuse apparence. En somme, du palais de Cupidon aux différents lieux où se déroulent les épreuves imposées par Vénus, Psyché passe de l'illusion à la négation totale du *locus amoenus*.

Le dernier *locus amoenus* lié à Vénus est la montagne en bois construite dans l'amphithéâtre de Corinthe pour tenir lieu de décor à la représentation du jugement de Pâris : lieu artificiel fait de « verts bocages et d'arbres vivaces » (X, 30), de la cime duquel jaillit une source. Vénus remporte le concours de beauté, c'est le triomphe de l'illusion. Mais, une fois la représentation terminée, la montagne de bois s'engloutit dans le sol : l'illusion est aussitôt détruite.

Pour conclure sur ce point, qu'il s'agisse de Lucius âne dans la narration réaliste ou de Psyché dans le conte, les lieux qui appartiennent à Vénus se révèlent tous des leurres mortels. Ces lieux « sacro-idylliques », qui relèvent de la mythologie classique des dieux agrestes, ne peuvent être le décor d'une renaissance tant attendue par Lucius âne : il lui faut un autre espace. La divinité que représente Vénus est enfermée dans les limites de l'incarnation d'une passion humaine : il faut

6. Met., VI, 12, 4 : *spiritus fluuiialis serenitate*.

la dépasser au profit d'un nouveau divin, cosmique. Cet autre espace, ce sera la plage, lieu du sacré ; cet autre divin, ce sera Isis, déesse de l'universel. Toutes deux présentées comme des déesses de la mer⁷, Vénus et Isis s'opposent à travers les différents espaces qu'elles investissent.

LA PLAGE DE CENCHRÉES : LIEU DE LA RENAISSANCE

Lucius âne, devant s'accoupler avec une femme criminelle condamnée aux bêtes dans l'amphithéâtre de Corinthe, réussit enfin pour la première fois à s'enfuir, *non de pudore iam, sed de salute ipsa sollicitus*, « inquiet non plus de <sa> pudeur, mais de son salut même » (X, 35). Son salut, c'est bien évidemment d'abord sa vie même – il craint de mourir déchié et dévoré par les bêtes sauvages auxquelles est destinée la femme –, mais c'est ensuite aussi son salut moral, refusant la souillure du contact avec une femme criminelle et celle issue d'un acte sexuel consommé en public.

Il s'enfuit en direction de Cenchrées qui est un « port, refuge très sûr pour les navires », *portus (...) tutissimum nauium receptaculum* (X, 35, 3) et choisit sur la plage habituellement fréquentée « un endroit secret », isolé et silencieux, près de l'eau, où il s'endort doucement « dans le giron très doux d'un creux de sable », *in quodam mollissimo harenae gremio* (X, 35, 4). Ce creux de sable lui offre le repos d'un véritable « lit », comme il le dit lui-même en XI, 3⁸. L'image d'un lieu protecteur et maternel se dessine avec les substantifs *receptaculum* et *gremium* et elle se poursuivra tout au long du livre XI dans la figure de la déesse Isis. La douceur du sable permet à Lucius de jouir d'un « doux sommeil », *dulcis somnus* : une nouvelle vie exempte de maux s'offre désormais à lui, marquée par le retour de la douceur. Jusque-là, Lucius n'avait connu en fait de douceur que celle des bras et des baisers de la servante Photis aux livres II et III et celle des propos de la matrone corinthienne en X, 22, 2, *dulces gannitus*. La douceur de son premier sommeil d'âne libre sur la plage marque son passage irréversible d'un monde à un autre. En effet, cette douceur est aussi l'apanage d'une autre femme, une divinité cette fois-ci, qui sublime cette qualité humaine cantonnée aux échanges amoureux voués à l'échec : Isis est celle qui « dispense aux malheureux la douce affection d'une mère » en XI, 25. De la douceur issue de l'érotisme que représentent Photis et la matrone corinthienne, nous sommes passés à la douceur de l'amour divin.

La plage où aboutit Lucius et les circonstances qui l'accompagnent sont ainsi l'exact reflet des caractéristiques essentielles d'Isis et de ses mystères. Les

7. Vénus en IV, 31, 4 ; Isis en XI, 3, 2.

8. *Met.*, XI, 3 : *in eodem illo cubili*.

correspondances sont nombreuses. La description de la plage, pourtant très succincte, met en place trois thèmes développés ensuite tout au long du livre XI :

– Il fait nuit noire, le lieu est silencieux, secret et désert⁹ ; de même, l'urne d'or qui représente Isis dans la procession est considérée comme « le symbole indicible d'une religion dont le secret doit rester caché par un grand silence »¹⁰. Au moment de son initiation, Lucius rappelle qu'il ne peut divulguer « les grands secrets de la religion », *magna religionis silentia* (XI, 21, 7).

– Le rituel de la purification par l'eau commence sur la plage. Au réveil, songeant à adresser une prière à l'image de la divinité qu'il voit au ciel, la lune, Lucius décide d'abord de se purifier en se baignant dans la mer, *purificandi studio marino lauacro* (XI, 1, 4). Ensuite, après avoir vu et entendu Isis répondre à sa prière, il s'asperge à nouveau d'onde marine, *marino rore respersus* (XI, 7, 1). De même, le jour de son initiation, Lucius se rend aux bains les plus proches, prend son bain accoutumé, *suetu lauacro* (XI, 23) et le prêtre le « purifie totalement par des aspersions d'eau », *purissime circumrorans abluit*.

– Isis, dans son apparition à Lucius, annonce que le jour qui advient est un jour « où les tempêtes de l'hiver sont apaisées, où les flots marins porteurs d'orage sont calmés, où la mer est désormais navigable » :

diem (...) quo sedatis hibernis tempestatibus et lenitis maris procellosis fluctibus nauigabili iam pelago (XI, 5, 5).

Lorsque le jour se lève, Lucius rapporte qu'effectivement, « le grand fracas des orages s'est apaisé et que l'agitation tumultueuse des flots s'est calmée » :

magnoque procellarum sedato fragore ac turbido fluctuum tumore posito (XI, 7, 5).

Sur la plage de Cenchrées, Lucius est arrivé, « après avoir été secoué par les grandes tempêtes de la Fortune et les plus grands orages au port du Repos et à l'autel de la Miséricorde »¹¹, comme le résume le prêtre d'Isis. « Les allées et venues sur des chemins très raboteux » où Lucius n'a cessé de tourner en rond dans les livres précédents, *asperrimorum itinerum ambages reciprocae* (XI, 15, 3), sont terminées.

Lucius reprend l'image de la tempête et de son apaisement dans sa prière à Isis en XI, 25, 2. Isis est celle qui, entre autres bienfaits, « chasse les orages de la vie, tend une main salutaire (...) et calme les tempêtes de la Fortune » :

depulsis uitae procellis salutarem porrigas dexteram (...) et Fortunae tempestates mitigas.

9. *Met.*, XI, 1 : *nactusque opacae noctis silentiosa secreta*.

10. *Met.*, XI, 11, 3 : *magno silentio tegendae religionis argumentum ineffabile*.

11. *Met.*, XI, 15, 1 : *magnisque Fortunae tempestatibus et maximis actus procellis ad portum Quietis et aram Misericordiae tandem, Luci, uenisti*.

Le rite de la navigation s'accomplit sur la plage, à l'endroit même où Lucius âne a trouvé refuge la veille. Apulée donne à la plage une dimension particulière qui l'isole comme lieu spécifique de la renaissance spirituelle et de la théophanie grandiose d'Isis. La plage prend toute sa dimension sacrée. Apulée ne reprend pas à son compte les différentes thématiques latines liées à la plage, notamment celles qui en font un espace érotique – élégiaque et/ou tragique –, un espace de mort ou un espace philosophique :

– lieu de perdition pour les jeunes femmes belles comme Cynthie sur la plage de Baïes ¹² ;

– lieu de l'amour physique, comme entre Ovide et Corinne qui « en guise de lit, <auront> la couche molle du sable » ¹³ ;

– lieu d'attente douloureuse pour les amoureuses délaissées qui scrutent l'horizon dans l'espoir d'apercevoir la voile de leur amant ou mari, telles l'Ariane de Catulle ou Phyllis dans les *Héroïdes* ¹⁴, ou qui cherchent à distinguer les pas de l'homme absent sur le sable, comme Héro ¹⁵ ;

– lieu de l'abandon et de l'exil où les pleurs et les lamentations appellent un sauveur divin, tel le rivage solitaire où erre Ariane seule, appelant une première fois une divinité vengeresse contre Thésée, une seconde fois interpellant Bacchus qui la trompe ¹⁶ ou tel le rivage du Pont-Euxin où « <gît> abandonné sur le sable d'une terre au bout du monde » ¹⁷ Ovide exilé qui espère en la grâce d'Auguste qu'il divinise en Jupiter.

– lieu mortifère dans le chant II de l'*Énéide* où Laocoon et ses deux fils sont tués sur le rivage par un dragon, ainsi que dans le chapitre 115 du *Satiricon* où Encolpe et ses amis découvrent le cadavre de Lichas rejeté sur la plage. La plage est ici le lieu de la désespérance devant le néant de la mort – le narrateur y passe « la nuit la plus triste », *tristissimam noctem* (115, 6) –, le lieu de l'errance qui entraîne les personnages dans un périple sans but vers une cité inconnue, Crotone. La plage de Cenchrées représente, au contraire, un véritable point d'ancrage où Lucius renaît à la vie, retrouve la joie en découvrant le véritable but de son existence.

– lieu propice à la réflexion philosophique, comme celui d'où Lucrèce tire plaisir à se sentir en sécurité pour méditer sur les vicissitudes de l'existence humaine (*De natura rerum*, II, 1).

12. Properce, *El.*, I, 11.

13. Ovide, *Am.*, II, 11, 47.

14. Catulle, c. 64, 124-129 ; Ovide, *Her.*, 2, 121-128 ; on peut ajouter Ovide lui-même attendant sur le rivage le bateau de Corinne (*Am.*, II, 11, 43-48).

15. Ovide, *Her.*, 19, 27-28.

16. Ovide, *Fastes*, III, 7, 469-472.

17. Ovide, *Pont.*, I, 3, 49 : *orbis in extremi iaceo desertus harenis*. *Pont.*, IV, 3, 11 : Ovide se promène parfois seul sur le sable pour tromper sa solitude. Cf. aussi *Tr.*, V, 7, 41 : *quid potius faciam solus desertis in oris* ?

Loin de ces différentes thématiques, Apulée exploite, en revanche, la symbolique odysseenne de la plage. Cela n'a pas de quoi surprendre, quand on se rappelle que les médio-platoniciens, dont fait partie Apulée, affirment l'accord d'Homère et de Platon. Le narrateur des *Métamorphoses* rend d'ailleurs hommage à Homère en IX, 13 en établissant un parallèle entre les pérégrinations d'Ulysse et ses propres tribulations d'âne qui les ont rendus tous deux *multiscios*, « riches de savoir » : Homère est « le divin créateur de l'antique poésie chez les Grecs désirant montrer un homme de la plus grande sagesse »¹⁸. Cet adjectif *multiscius* se retrouve dans l'*Apologie*¹⁹ où il qualifie Homère lui-même dont Apulée loue le savoir universel. Lucius est un nouvel Ulysse par son itinéraire, mais sans en posséder la stature héroïque. Et comme pour Ulysse de retour à Ithaque au chant XIII de l'*Odyssee*, la plage de Cenchrées est le lieu symbolique d'une renaissance spirituelle.

Il nous est apparu que les deux textes présentent des correspondances qui ne peuvent être le fruit du hasard, étant donné l'admiration qu'Apulée affirme porter à Homère, et leur confrontation peut apporter un éclairage utile au texte des *Métamorphoses*. Les vers 96 à 101 du chant XIII de l'*Odyssee* décrivent le port de Phorkys où arrive le navire phéacien portant Ulysse comme un port protégé de la violence des vents où les bateaux peuvent mouiller en sécurité ; le port de Cenchrées offre la même sûreté aux bateaux qui le fréquentent. L'image de la grotte dédiée aux Naïades qui s'ouvre à proximité du port de Phorkys se retrouve, dans les *Métamorphoses*, dans le substantif *gremium* appliqué au sable, creux et giron dans lequel Lucius âne se blottit pour s'endormir. Si Ulysse se réveille sur sa terre natale (vers 187-188), ce n'est certes pas le cas pour Lucius ; mais symboliquement, la plage de Cenchrées représente pour lui une seconde terre natale, car Lucius supplie la divinité de le rendre à la vue des siens, de « rendre Lucius à Lucius »²⁰, de le faire renaître en quelque sorte à la vraie vie. La plage est dans les deux textes le lieu d'une théophanie : Athéna vient à la rencontre d'Ulysse (vers 221), Isis apparaît en songe à Lucius endormi. Elle est ensuite le lieu d'une métamorphose due à la volonté divine : Lucius quitte sa forme animale pour retrouver sa forme humaine, tandis qu'Ulysse est transformé par Athéna en un vieillard méconnaissable.

Ce lien fondateur entre plage et sphère divine, Catulle l'a également exploité dans la description du mythe d'Ariane tissé sur la couverture nuptiale offerte à Thétys et à Pélée (poème 64). Les deux textes offrent aussi des parallèles qui nous paraissent intéressants à analyser. Certes, Lucius n'est pas dans la situation d'Ariane : il est celui qui fuit et découvre avec joie une plage déserte, Ariane est abandonnée contre son gré par le perfide Thésée sur une plage déserte et découvre

18. *Met.*, IX, 13, 4 : *priscae poeticae diuinus auctor apud Graios summae prudentiae uirum monstrare cupiens (...)*.

19. *Apol.*, 31, 5.

20. *Met.*, XI, 2, 4.

avec horreur sa solitude²¹. C'est pour la première fois « un doux sommeil »²² qui plonge l'âne dans un véritable délassement, tandis que c'est un « sommeil trompeur » qui empêche Ariane de se rendre compte de la fuite de son amant. Mais, d'une part, tous deux sont tenaillés par la même angoisse d'être déchirés par des bêtes sauvages, Lucius dans l'amphithéâtre de Corinthe, Ariane, sur son île déserte²³. D'autre part, les deux rivages servent de décor à l'apparition de la divinité dont le culte est un culte à mystères : Bacchus accourt auprès d'Ariane, suivi d'un cortège de Ménades dont certaines « escortaient les objets mystiques cachés au creux des cistes, ces objets dont les oreilles des profanes cherchent vainement à connaître le secret »²⁴. Cependant, l'amour sexuel du dieu pour la jeune femme devient dans les *Métamorphoses* un amour désintéressé et infini d'Isis pour le genre humain et ses souffrances.

L'espace tragique de la plage catullienne, où rode la mort autour d'Ariane, que l'on retrouve dans les lettres des femmes abandonnées des *Héroïdes* – Héro va jusqu'à rêver qu'un dauphin échoue sur la plage où elle attend désespérément son amant Léandre et qu'il y meurt²⁵ – devient chez Apulée espace de libération, de salut, d'où la crainte de la mort est écartée. L'espace de mort est devenu espace de vie.

Cet espace de vie prédispose à cheminer sur la voie de la sagesse. Apulée revisite ici le topos du *locus amoenus* pour le déplacer, de manière originale, sur le rivage marin. Lucius s'étend « près des éclaboussures mêmes des flots », *prope ipsas fluctuum aspergines* (X, 35, 4). La nuit remplace l'ombre de l'arbre qui protège des morsures du soleil. La douceur du sable fait écho à la douceur de l'atmosphère typique du *locus amoenus* et favorise le « repos » (*quies*), le délassement, le « doux sommeil » (*dulcis somnus*), puis l'appel à la divinité, premier pas de Lucius vers la sagesse. Le *locus amoenus* est le lieu symbolique de

21. Catulle, c. 64, 57 : *desertam in sola miseram se cernat harena* ; 133 : *perfide, deserto liquisti in litore, Theseu* ; 184-187 : *praeterea nullo litus, sola insula, tecto, /nec patet egressus pelagi cingentibus undis ; /nulla fugae ratio, nulla spes ; omnia muta, /omnia sunt deserta, ostentant omnia letum*.

22. *Met.*, X, 35, 6 : *me quieti traditum dulcis somnus oppresserat*. Catulle, c. 64, 56 : *fallaci somno*.

23. Catulle, c. 64, 152-153 : *pro quo dilaceranda feris dabor alitibusque/praeda, neque iniacta tumulabor mortua terra*. À rapprocher de *Met.*, X, 34, 5 : *bestia fuisset immissa, non adeo uel prudentia sollers uel artificio docta uel abstinentia frugi posset prouenire, ut adiacentem lateri meo laceraret mulierem, mihi uero quasi indemnato et innoxio parceret*.

24. Catulle, c. 64, 259-260 (traduction de G. Lafaye, CUF, Les Belles Lettres, 1974).

25. Ovide, *Her.* 19, 199-202.

l'intimité, du secret qui suggère l'indicible. La prière de Lucius sur la plage instaure une relation intime, privée entre l'homme et la divinité, qui fait toute la richesse de l'échange entre Isis et son adepte ²⁶.

CONCLUSION

La montagne, la campagne, les villes traversées par Lucius âne jusqu'au livre X et la plage de Cenchrées s'opposent de manière schématique, mais ont cependant ceci de commun : la solitude de Lucius qui témoigne de son exclusion radicale de la société humaine dans laquelle il évolue. En effet, ni en tant qu'animal ni en tant qu'homme, Lucius n'arrive à s'intégrer dans sa société et à nouer des rapports sociaux de qualité. Mais cette solitude revêt deux aspects antithétiques : soit elle est le lieu de la désespérance, de la souffrance à la campagne, soit, sur la plage, elle est le lieu de l'espoir et de l'éveil à une sensibilité autre, le lieu de l'attention à un autre ordre du monde. Dans le premier cas, rien ne peut advenir, Lucius « tourne en rond » en quelque sorte et ses malheurs se répètent à l'infini ; dans le second cas qui vient rompre cette chaîne de souffrances, l'écoute du monde supra-sensible devient possible ; la plage est le lieu géographique du passage, de l'initiation, de la renaissance, lieu médiateur entre deux mondes irréductibles l'un à l'autre, celui de la bestialité et de la souffrance, marqué essentiellement par la confusion de l'humain et de l'animal, et celui de la vraie vie, où l'humain s'élève vers le divin. L'espace de la plage permet de quitter le monde du sacro-idyllique et du magique, trompeur et dangereux, pour mener à une Rome isiaque, « cité sacro-sainte » entre toutes (XI, 26, 2).

Ce lieu de passage symbolique est aussi le lieu du basculement de l'écriture, du récit réaliste, comique et satirique, vers le récit mystique que représente l'intégralité du livre XI. Il est à l'articulation de ce qu'E. Cizek ²⁷ appelle la « bivalence structurale » du roman apuléen pour lequel il a démontré qu'il se situe sur deux plans structurels différents. La grande originalité d'Apulée est d'abandonner le *locus amoenus*, dont il a démontré l'illusion trompeuse et l'inanité, au profit d'un autre espace, seul apte à accueillir le sacré. Ce transfert du *locus amoenus* à la plage témoigne d'un autre passage : celui d'un divin mythologique classique, imparfait, à un divin d'ordre cosmique et universel, en d'autres termes, le remplacement de Vénus par Isis.

26. La nature intime de la relation entre Isis et ses croyants avait déjà été clairement exprimée par Isidore de Fayum dans ses quatre Hymnes, écrits probablement au début du premier siècle avant Jésus-Christ.

27. E. Cizek 1974, « Le roman "moderne" et les structures du roman antique », *BAGB* 33, 4, p. 443.